

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 26 MARS 1898.

No. 168

SOMMAIRE

La raison, *La direction*—Échos du Canens, *Vieux-Rouge*—Un plaidoyer étrange, *Observateur*— Chez les Jésuites. *Impartial*— Coups de crayon, *Rigolo*— A travers la *Vérité*, *Tristitia*— Les drapeaux dans les églises — A PROPOS DE PRISONS: Où l'on met les prisonniers politiques *FEUILLETON*: — De toute son âme, *René Bazin*.

LA RAISON

Un article de notre dernier numéro, intitulé: *D'où est venu le magot?* a inspiré la note suivante à un lecteur:

Montréal, 23 mars 1898.

Mon cher REVEIL:

Vous dites, dans votre dernier numéro, que les Tarte ont payé vingt mille dollars à Beaugrand pour la *Patrie* et qu'en sus ils ont trouvé une somme au moins égale pour "renipper" cette même *Patrie* quelques jours plus tard.

Est-ce tout ce que les Tarte ont payé pour la *Patrie*? Oui?... Alors, vous n'y êtes pas du tout. Vous ignorez donc qu'ils ont payé, de plus, quinze mille dollars à Beaugrand? Greenshields a bien juré qu'il avait donné son chèque pour vingt mille piastres, et que les Tarte avaient couvert ce chèque dès le lendemain; mais il n'a pas dit qu'il avait, en outre, endossé des billets au montant de \$15,000, que ces billets étaient signés par les Tarte en faveur de Beaugrand, et qu'ils ont été payés à échéance par les Tarte.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre Dame.

Si vous voulez de plus amples informations adressez-vous donc à M. Alphonse David, avocat, qui a fait la collection des billets pour M. Honoré Beaugrand, pendant l'absence de ce dernier.

Je pense que M. Téléphore Beaugrand, frère d'Honoré, pourrait aussi vous donner quelques renseignements sur ce point.

Maintenant, que dites-vous de l'achat de la nouvelle presse, \$25,000, que les Tarte viennent de faire pour imprimer la nouvelle *Patrie*? C'est depuis que le coup du Yukon est en marche que cet achat a été fait. — Il y a toute une mine de réductions à exploiter et vous n'en parlez pas.

Enfin, je ne veux pas vous chicaner, vous le seul journal qui fasse son devoir, et, Dieu merci, vous le faites bien. Continuez; les libéraux ont les yeux sur vous, et, tôt ou tard, votre mérite sera reconnu.

Votre vieil ami,

LIBÉRAL.

Notre correspondant a raison: il y a là toute une mine à exploiter. De fait, quand nous dirigeons la loupe sur *l'évolution matérielle* de la *Patrie* nous trouvons sans cesse des mines à exploiter. Des mines plus riches en surprises que ne le sont celles du Yukon en déceptions pour les gens qui aiment les affaires droites et claires.

Si nous avons l'air de refuser d'aller jusqu'au fond du gisement, jusqu'au bout du filon, c'est qu'il nous prend un écoeurement insurmontable. Constaté sans cesse que le parti libéral ne se soulève pas en bloc à la vue de ce qui se passe au soleil ou se découvre après enquête, c'est, à la fin, si pénible que sans nous sentir découragé, nous éprouvons un impérieux besoin de mettre rapidement un point final à nos articles sur ces sortes de sujets.

LA DIRECTION.

ECHOS DU CAUCUS

Dans notre dernier article, nous supplions les députés vraiment libéraux de sauver l'honorable M. Laurier, fut-ce malgré lui.

Sans y mettre trop de fatuité, nous croyons que notre voix a été entendue. Dès vendredi se tenait à Ottawa un grand caucus ministériel, auquel assistaient presque tous ceux qui ont droit de participer à ces réunions.

Le secret qui d'habitude entoure ce qui s'y dit ou s'y fait n'a pas été tenu; il fallait que ça perce. Il est vrai aussi que le caucus n'a pas été banal, et les vrais libéraux du dehors qui persistaient encore à croire exagérés les bruits de mécontentement, devront bien admettre que nier davantage ce serait faire acte d'un aveuglement qui n'aurait rien de bon pour le sort du parti.

Ce qui s'est dit au caucus, en face même des ministres, interprète fidèlement l'état de choses. Le *Globe*, de Toronto, l'organe-chef du parti dans le Canada, qu'on ne peut certes pas accuser de déloyauté, a publié sur ce caucus des commentaires qui sont presque mot à mot la vraie substance de ce que le *RÉVEIL* s'évertue à faire comprendre depuis quelque temps.

Le même jour, en plein club Geoffrion, des orateurs très applaudis répétaient la teneur de notre article.

Donc, sur toute la ligne, on est d'accord, et ce n'est pas trop tôt, à ne négliger rien pour sauver le Chef, pour le soustraire à l'hypnotisme de l'Homme-Fatal, au Sven-gali néfaste, qui depuis près de deux ans met en péril l'existence d'un gouvernement qui devait être le "Grand Cabinet" et que nous voyons en proie à un malaise et à des divisions impossibles à dissimuler.

On a vu que l'honorable M. Laurier a en quelque sorte bravé la majorité du caucus. Il n'est plus le même homme; on nous l'a "changé." Lui, le libéral de la belle école des Fox, des Burke et des Macaulay, il est sur le point de devenir autocrate, de commettre cette profonde hérésie, sous un gouvernement responsable qui est de nier le droit aux mandataires du peuple dire leur mot dans la gestion des affaires publiques.

Quantum mutatus ab illo!

Une réflexion bien nature de l'Homme-Fatal :

"Je n'ai fait aucune promesse à M. Chapleau, mais je lui ai donné des espérances qui l'ont empêché de prendre part à la lutte. C'était une manœuvre et il faut bien peu comprendre la tactique pour s'objecter à cette manœuvre."

Quelle belle leçon de moralité politique à donner à notre peuple!

Dans sa réponse à M. Beausoleil, l'hon. Premier-Ministre dit qu'il avait eu de nombreuses entrevues avec des libéraux importants qui l'avaient édifié sur le compte de son fétiche. Il aurait pu employer une autre expression et dire que c'était une procession.

M. Laurier dit qu'aussi longtemps qu'il sera le chef, il voudra bien écouter les représentations qui lui seront faites, mais qu'il suivra son propre jugement.

Ce qui veut dire: Tarte restera, dût le ciel s'écrouler.

M. Angers, député de Charlevoix, ne s'est pas gêné pour demander que justice soit rendue aux Canadiens dans les divers départements.

Les trois initiales qui manquaient ven-

dredi matin au bas d'une nomination ont-elles été apposées avant le caucus? Nous n'en savons rien, mais il est avéré que M. Savard, député de Chicoutimi, n'a pas dit un mot.

Ce qui doit flatter M. Chapleau, c'est la PETITE MANŒUVRE de M. Tarte.

M. Nantel peut-il nous dire en moins de trois colonnes, ce qu'il pense de la coalition?

Le *Soleil* est enchanté de ce qui s'est dit au caucus. Il publie un long article sur lequel nous reviendrons, car il prête singulièrement à de piquantes réflexions. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de ces quelques lignes, qui sont la tête et la queue de l'écrit:

Avec quel soulagement les libéraux, par tout le pays, apprendront que la députation libérale s'est réunie deux fois cette semaine, à Ottawa pour exposer aux ministres, dans l'intimité, les griefs que suscite malheureusement la régie interne du parti!

Et cela à la demande même de M. Laurier, qui se montrait anxieux de faire répéter ces plaintes et d'entendre les explications que l'on avait à donner.

Nul doute que l'effet en sera salutaire. Il était temps, car il ne faut pas oublier que, d'ici à deux ans, le gouvernement n'aura pas besoin seulement des sympathies platoniques du public, mais des bras vigoureux de ses milliers de partisans enthousiastes qui l'ont porté au pouvoir le 23 juin."

Comme nous aurons à revenir sur ce qui s'est passé à ce caucus nous nous bornerons, quant à MM. Beausoleil et Préfontaine, à dire que ces deux députés ont vaillamment donné la note juste.

VIEUX-ROUGE.

UN ÉTRANGE PLAIDOYER

Le titre n'est pas de nous, mais de la *Vérité*, laquelle, depuis quelque temps, fait marcher de front une sensible amélioration de principes dans le sens "fin de siècle" et un commencement d'habitude de bien raisonner.

Il s'agit de "journalisme sensationnel."

Nous en avons déjà dit quelque chose, dans un langage passablement sévère, il y a quelques semaines, sous la rubrique : "Epidémie de meurtres!"

Tant il sera éternellement vrai que c'est de notre modeste mais franc journal que partira toujours le cri vrai, l'attachement du premier grelot.

Rentrons de nouveau dans la même matière-sans parler plus d'un journal sensationnel que d'un autre. D'ailleurs, ils sont presque tous égaux, et ça en a l'air, inconsciemment coupables.

Un de ces journaux en manière de réponse indirecte à ce que le RÉVEIL avait dit, publia ceci :

Ce n'est pas par plaisir que les journaux ouvrent leurs colonnes à ces récits sensationnels, et c'est moins par amour du lucre qu'ils le font ; chaque affaire criminelle occasionnant des déplacements et des dépenses considérables

Alors, pourquoi, demandera-t-on, les journaux donnent-ils tant de développement à ces affaires ?

Simplement par nécessité.

Les journaux doivent vivre : pour vivre, ils doivent contenter leur clientèle et la clientèle veut, à toujours voulu, qu'on lui donne le récit de ces affaires criminelles.

Le mal n'est pas d'hier : il n'est pas non plus local ; il a existé de tout temps et dans tous les pays.

Ce ne sont pas les journaux qui ont créé, sur-encouragé cette curiosité morbide ; elle fait pour ainsi dire partie caractère humain.

Qu'un accident arrive, qu'un crime soit commis sur la voie publique, aux heures où le peuple est dehors, et la foule se portera sur le lieu de l'accident ou du crime, pour en connaître les détails.

Qu'on aille dans les grandes villes, où les morts inconnus sont exposés à la Morgue, et l'on constatera que la foule encombre les abords du

monument macabre, attendant le moment où elle pourra jeter un coup d'œil sur les cadavres.

C'est pour répondre à ce besoin *morbide* de renseignements que les journaux publient les comptes-rendus critiqués par l'honorable juge Wurtele.

Un bien étrange plaidoyer, en effet.

Il peut se résumer ainsi : "Notre journal est morbide parce qu'on le veut ainsi."

En vertu du même raisonnement, il faudrait être canibal en certaines régions parce que tout le monde l'est.

Parlez-nous donc, après cela, du journalisme qui est un "sacerdoce." Ce mot ne nous a jamais effrayé au RÉVEIL, mais on admettra avec nous que ce ne peut pas être du sacerdoce que d'être bête parce que tant d'autres le sont.

La *Vérité* dit avec beaucoup de bon sens que les journaux quotidiens peuvent vivre, et très bien, sans recourir à la "curiosité morbide."

Nous n'en donnons pour preuve que le *Post* la *Tribune*, le *Sun*, le *Herald*, tous de New-York, qui ont des clientèles distinguées, considérables et payantes sans cultiver ce genre absolument écœurant des papiers-nouvelles que l'on désigne si bien, depuis quelque temps, sous la rubrique de "Yellow Newspapers."

Plus loin, l'ex-pieux confrère traduit très bien ce que nous disions nous-même il y a quelques semaines :

Ce qu'il faut condamner, ce sont ces détails minutieux, révoltant par leur crudité, démoralisant par l'enseignement qu'ils comportent, qui familiarisent les populations avec le mal sous toutes ses formes et qui poussent les esprits faibles à l'imitation des pires forfaits. C'est surtout cette espèce d'auréole dont le journaliste à sensation sait, par ses écrits et ses gravures, entourer la tête des grands criminels. Il en fait, aux yeux du peuple, de véritables héros. Il rapporte fidèlement leurs moindres propos, il signale leurs plus insignifiants faits et gestes ; et il couronne le tout en donnant les portraits des malfaiteurs pêle-mêle avec ceux des citoyens les plus importants et les plus respectables !

Voilà le grand mal du journalisme à sensation, mal pour lequel il n'y a pas d'excuse ; c'est le désir d'être aussi extravagant que son voisin, de faire un aussi puissant appel à la "curiosité morbide" que le journal rival qui ne saurait être admis comme une excuse.

Le plus fort de l'affaire, c'est que le journal qui cultive le plus le genre morbide, vient tout pituesent demander à nos législateurs de voter une loi pour prohiber ce genre.

Pour ceux qui ne connaissent pas les dessous pareille demande venant de cette source reste inexplicable.

Pour nous, elle ne l'est pas.

En matière de sensation "morbide" on ne peut plus s'arrêter. Il y a toujours le rival d'à côté qui à sensation morbide, oppose sensation morbide et demie.

Et ce sont des frais, des frais, des frais...

Le Ce n'est pas au parlement d'édicter une loi ; ce que nos morbides confrères ont à faire c'est de se rappeler tout simplement les lois immuables du bon sens et de la pudeur.

OBSERVATEUR.

HISTOIRE DE CHAQUE JOUR

Le rhume est un intrus qui entre sans frapper ayez toujours du BAUME RHUMAL pour le recevoir.

40

CHEZ LES JESUITES

Un Jésuite des plus réputés vient de mourir. C'était un religieux parfait et un administrateur de premier ordre. Il faisait fort belle figure dans cette compagnie des Jésuites que tant de gens compétents, même hostiles à notre religion ont proclamé les premiers éducateurs du monde, et il a longtemps dirigé d'une admirable façon l'excellente école de la rue de Madrid.

Henry Heine, qui n'était pas suspect de sympathie exagérée pour l'Eglise, a dit des Jésuites : — Comme casuistes, ils ont tenu compte des faiblesses humaines ; comme pédagogues, ils ont remplacé la rigueur par l'émulation. Voilà deux beaux titres de gloire !

Peut-être est-il assez à propos de citer cette parole d'un illustre révolutionnaire au moment où nos démocrates et nos libres-penseurs essayent de diriger une campagne particulièrement violente contre "les jésuitières."

On sait ce qu'ils entendent par ce vocable.

Les "jésuitières," c'est le collège de Vaugir-

rard, c'est l'école de la rue de Madrid, c'est l'école de la rue des postes.

Les partisans de l'éducation athée voudraient bien faire croire que ces établissements religieux sont, depuis l'expression du peu regretté Paul Bert, des conservatoires d'abrutissement, mais le moyen de soutenir cette ignoble calomnie en présence des éclatants succès scolaires obtenus par les collèges des Jésuites et notamment par l'école de la rue des Postes ?

C'est précisément parce que les sujets sortis de ces collèges se sont fait en si grand nombre une place éminente dans les lettres, dans les arts, dans les carrières libérales et dans l'armée, que la fureur libre-penseuse redouble de violence à leur égard.

Alors que tant d'élèves des "jésuitières" sont glorieusement tombés sur le champ de bataille pour l'honneur du drapeau français, alors que tant d'officiers sortis de la rue des Postes sont aujourd'hui l'honneur de l'armée, on ne craint pas de les accuser des pires complots — accusations tellement ridicules qu'elles ne sauraient être vraiment dangereuses.

Quiconque a passé par les écoles des Jésuites peut dire à quel point l'enseignement y est patriotique.

A d'autres points de vue, les Jésuites sont comme nous l'avons déjà constaté, de parfaits éducateurs. Henry Heine a touché juste lorsqu'il a reconnu qu'ils avaient remplacé la rigueur par l'émulation.

L'émulation est, en effet, le grand ressort qu'ils emploient. Bien avant que le régime des établissements universitaires se fût adouci, les Jésuites avaient renoncé à ce système de punitions parfois cruelles, souvent nuisibles à la santé des enfants, qui rendait les années de collèges trop semblables à des années de reclusion.

On sait que déjà, au dix-septième siècle, les jansénistes leur reprochaient la trop grande douceur de leur éducation et leur imputaient à crime les distractions littéraires qu'ils procuraient à leurs disciples. C'est tout au plus s'ils ne condamnaient pas le R. P. Ducesceau, auteur de plusieurs comédies dont quelques-unes furent

admirées des plus honnêtes gens et que les enfants des "jésuitières" d'alors jouaient avec un vrai talent.

En classe des professeurs jésuites font tout ce qu'ils peuvent pour éviter l'aridité de l'enseignement classique. Chaque classe est divisée en deux camps et chaque élève a son rival. Les récitations sont des "concertations" et le camp vainqueur arbore un drapeau triomphal.

Les meilleurs élèves de l'établissement forment une académie et donnent de temps à autre des séances où assistent les parents des élèves et les notabilités de la ville.

On ne voit pas dans les "jésuitières," comme dans tant d'autres établissements scolaires, des élèves négligés, abandonnés par les maîtres, sous prétexte d'inintelligence ou de paresse. Avec une patience admirable, le professeur s'acharne après le "caucré" et ne renonce jamais à en faire sinon une gloire du collège au moins un écolier passable.

Les maîtres d'études ne sont point de malheureux subalternes, tantôt croquemitaines, tantôt souffre-douleurs, fatalement destinés à terroriser les élèves ou à être martyrisés par eux. Ils surveillent les enfants ou les jeunes gens en se mêlant à eux, d'une façon toute paternelle ou toute fraternelle, car ils sont généralement fort jeunes.

La meilleure réponse que l'on pourrait faire à ceux qui déclament contre les "jésuitières" serait de citer les soi-disants ennemis de l'Église qui leur ont confié l'éducation de leurs enfants. Combien serait piquante une pareille indiscretion et que de prétendus anticléricaux seraient atteints et convaincus d'illogisme ou de mauvaise foi!

IMPARTIAL.

IL EST POPULAIRE

La popularité du BAUME RIUMAL est due à son action prompt et énergique contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c. la bouteille.

36

L'honorable M. Laurier a promis à qui de droit de donner toute sa sollicitude aux Japonais. Que de libéraux regretteront de n'être pas nés là-bas.

COUPS DE CRAYON

Le Sénat est plus que jamais à l'horizon...

Il y a eu du *boucan* au Club Geoffrion à la dernière séance.

On attend toujours le résultat de l'enquête sur le "paroissien" de Saint-Canut.

Down on the Spanish coop
Let the spread eagle swoop!

La politique préférentielle pour tout le monde excepté pour ces mécréants de libéraux de vieille roche.

An cours d'un article d'éloges, dans le *Globe*, à l'adresse des ministres fédéraux, le nom de M. Tarte est significativement omis.

Voyez-vous Louis-Joseph Tarte déguisé en député? L'hon. M. Foster n'a qu'à bien se tenir, le jeune serait de taille à le remettre au pouvoir.

Fait très remarquable: personne, dans un sexe ou dans l'autre, mais d'essence canayenne, n'a encore vu dans le firmament des signes de guerre prochaine.

La nomination de M. Chapleau par acclamation à Bagot semble n'avoir pas été un succès, si l'on en croit les délégués chargés de négocier cette petite affaire.

L'Histoire politique de ce pays sera très intéressante à la page où seront dévoilés et disséqués les moyens par lesquels M. Tarte est arrivé à si bien tenir le Chef.

L'harmonie qui règne en ce moment dans le parti libéral ressemble joliment à celle des opéras de Wagner. Il y a des effets de cuivres qui vous donnent le frisson.

Le gouvernement d'Ontario a reçu juste assez de voix pour pouvoir végéter. La leçon donnée

aux "gens" d'Ottawa n'est pas altérée par les récents décomptes ; au contraire.

Les rumeurs de guerre vont toujours leur grand train, mais en ce moment il n'y en a que dans un parti que tout destinait à être puissant et uni. Les "survenants" gâtent tout.

L'amère dérision des contrastes : Ottawa est en quasi-révolte parce qu'on lui colle trop de ponts, et Québec est en furie parce que celui qu'on lui promet depuis vingt ans est toujours sur le papier.

Russell a voté pour l'amour de M. Edward, qui est une providence là, comme autrefois Alonzo Wright dans le comté d'Ottawa. M. Edward, comme on le disait de Cleve'and, vaut mieux que son parti.

Certains paroissiens de Sainte-Brigide nous annoncent qu'il y a eu un changement ecclésiastique important dans leur paroisse. Notre reporter clérical n'a pas encore réussi à contrôler la véracité de cette nouvelle.

L'honorable M. Laurier a été le seul député français à voter pour le fameux *Sunday Bill* du Quaker Charlton. Quand d'aucuns se mettent à être désagréables, ils deviennent de force à damer le pion à n'importe quelle belle-mère.

M. Dansereau pendant son voyage à Ottawa a-t-il réussi à obtenir les \$25.00 que le gouvernement devait pour améliorations au bureau de poste ? Nous finirons par le savoir au moyen des comptes publics, mais c'est bien long.

Des représentations très sérieuses ont été faites paraît-il, au ministre de la Justice relativement au déplacement des juges. On dit que les juges de campagne viennent siéger à la ville et *vice versa* ce qui aurait occasionné une dépense additionnelle de \$25,000 l'année dernière.

Il paraît que Rome et certains de nos évêques se trouvent satisfaits du dernier règlement de

l'affaire des écoles. Nous n'en sommes pas peiné, encore moins surpris car pour les gens au pouvoir il y en a toujours des accommodements avec le Ciel.

En persistant à faire de son corps et de son prestige un rempart à certains de ses collègues, l'honorable M. Laurier joue un jeu dangereux pour lui-même. S'il arrive qu'un jour on n'ait plus à son égard le respect si profond qu'on remarque parmi ses partisans, il n'aura à s'en prendre qu'à sa propre obstination.

Louis-Napoléon qui fut, espérons-le, le dernier empereur en France, excusait son coup d'Etat en disant que s'il était sorti de la "légalité" c'était pour entrer dans le "droit." Nous connaissons un parti politique canadien qui, de ce temps-ci, fait exactement l'inverse. Comme pour l'autre, il y aura peut-être un Sedan au bout du fossé.

Ces avocats sont impayables autant qu'impitoyables. . Celui qui représentait Victoria dans le procès des Canadiens accusés du meurtre d'un Italien a trouvé le moyen d'enchâsser dans sa "charge" l'éloge de l'Italie qui "a fourni des Papes depuis 18 siècles." Et autre chose aussi, docte procureur, quand même ce ne serait que la Calabre et ses suaves détrousseurs.

Si c'est le comté de l'Assomption qui est choisi pour Louis-Joseph, le ministre actuel pourra promettre de construire un pont au Bout-de-l'Île.

Une promesse n'engage à rien, et il y en a tant d'autres de faites que la quantité ne signifie plus rien. Nous devons dire cependant que sous le rapport de la qualité elles se valent toutes.

RIGOLO.

LES CONTRASTES

Le chaud est l'opposé du froid ; le BAUME RHUMAL est l'ennemi de la bronchite qu'il tue sûrement.

A TRAVERS LA "VÉRITÉ"

Notre confrère pense comme nous sur l'affolement produit par le Klondyke et ne ménage pas le blâme à ceux qui poussent tant de malheureux vers un inconnu gros de menaces.

De partout, dit la *Vérité*, on se précipite vers cette région absolument inhospitalière qui dévore ses habitants. On quitte nos campagnes, on quitte nos villes et nos villages, on vient des pays les plus éloignés, Des milliers et des milliers de chercheurs d'or courent au Klondyke. Pour un qui trouvera quelques pépites, des centaines et des milliers vont perdre tout ce qu'ils ont beaucoup y laisseront leurs os. C'est un grand malheur, dont les journaux quotidiens sont directement responsables. Avec leurs écrits échevelés et leurs gravures ils ont tourné la tête à bien du monde.

M. Tardivel nous apprend que son journal traverse une vraie crise.

Le désabonnement bat son plein.

Il en est arrivé jusqu'à neuf d'un coup.

Les gens orthodoxes qui avaient fait de la lecture de la *Vérité* une sorte de nourriture spirituelle et qui n'avaient jamais refusé l'aide matériel à ce véhicule de la bonne parole, la trouve aujourd'hui de fréquentation dangereuse.

On aura une exacte idée de l'impasse où se trouve M. Tardivel en lisant ce qu'il vient écrire lui-même :

Quand le calme sera revenu dans les esprits on sera étonné de s'être fâché pour si peu. Car, enfin, on renvoie la *Vérité* uniquement parce que nous avons dit au *Courrier du Canada* que le *Tablet* n'est peut-être pas aussi noir qu'il le prétend, et parce que nous avons protesté contre l'assertion folichonne de la *Défense* que l'opinion catholique anglaise conspire contre l'influence française et catholique de la Province de Québec !

Quelques désabonnements *ab irato*, nous l'avons déjà dit, ne nous effrayeront pas et ne nous feront pas renoncer à notre franc-parler.

Nous ne tenons pas plus qu'ils ne faut à un journalisme, mais tant que nous aurons un journal ce sera pour y écrire ce que nous croyons être la vérité.

Si les désabonnements se multiplient au point de rendre la publication de la *Vérité* impossible, nous déposerons notre plume sans regret, regret, avec joie même.

M. Tardivel récolte ce qu'il a semé.

Depuis près d'un quart de siècle, il s'applique à former des énergumènes de l'orthodoxie, des hystériques qui croient que c'est travailler pour Dieu que de débiter subtilement Pape et évêques

Et, aujourd'hui qu'il essaie de parler quelque peu sagement sur la première question politico-religieuse venue, il est la victime de ses propres créatures.

Cruel retour des choses !

Ce qu'il y a de plus attristant pour notre confrère, c'est le motif de certain désabonnement.

Un des lâcheurs lui reproche, savez-vous quoi ?

D'avoir écrit l'article incriminé ?

Bien non ! bien moins que cela . . .

Tout simplement d'avoir vu le dit article reproduit par le *Soleil*.

On est donc en face d'une détermination de désabonnement quand même.

Ah ! oui, la leçon est dure et complète.

TRISTITIA.

Les drapeaux dans les églises

Si le gouvernement de Québec peut-être accusé de ne rien faire, on ne peut certes pas en dire autant de la Congrégation de la propagande, si l'on en juge par la nouvelle que voici et qui n'a pas besoin de commentaires :

La congrégation de la propagande a envoyé aux autorités ecclésiastiques américaines un décret défendant qu'on se serve de drapeaux nationaux et d'État ou autres emblèmes séculiers pour décorer les églises.

Dans ce décret, il est aussi défendu de se servir, dans le même but, de bannières non bénies appartenant à des sociétés privées, et les règlements suivants sont mentionnés dans ce document pour régulariser le choix des drapeaux qui pourront servir dans la décoration des temples :

Ces emblèmes devront être ceux d'une société dont les statuts auront été approuvés par les autorités ecclésiastiques et qui sera sous la juridiction de l'évêque ; ils devront aussi porter des insignes religieux distincts.

Le décret admet que le drapeau américain devrait être un glorieux emblème pour tous les citoyens américains quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent, mais statue qu'il ne peut être une décoration convenable dans la maison de Dieu.

A PROPOS DE PRISONS

OU L'ON MET LES PRISONNIERS POLITIQUES

Suite et fin.

— Quelque sympathie que je puisse avoir pour vous, me dit-il, et, au fond de moi-même cette sympathie est très profonde, je ne puis vous traiter que comme un prisonnier ordinaire, soumis aux règlements ordinaires. J'espère, toutefois, que vous vous y conformerez et que vous ne m'imposerez pas la pénible nécessité de vous plier à la discipline.

— Monsieur, lui dis-je, je crois comprendre la situation dans laquelle je suis placé, et je ferai de mon mieux pour me plier aux règlements.

— Je me suis souvent demandé depuis ce qu'il pouvait bien entendre par les moyens de me plier à la discipline. Cela signifiait, je pense, le tread-mill, le cachot, le pain et l'eau, etc.

— A midi, la porte de la cellule se rouvrit, et l'on me tendit un petit pot de fer blanc, avec la ration habituelle de pain. Au fond du pot apparaissait une sorte de mixture gluante. Je me reportai au tableau des repas, et je vis que c'était du pudding à la graisse. J'en goûtai une bouchée et y renonçai de suite. Bien des heures se passèrent, et l'on me demanda si je désirais voir un monsieur du nom de Waugh. J'y consenti avec empressement. Après avoir suivi pendant quelque temps de grands corridors nus, je fus enfermé entre deux larges portes grillées et me trouvai en présence de mon visiteur. Nous nous assimes aux bouts opposés d'une longue table, car il ne nous était pas permis de nous serrer la main. M. Waugh voulait me remettre un livre qu'il m'avait apporté, mais cela lui fut interdit. Rien ne doit parvenir au prisonnier du monde extérieur.

— Je fus conduit en pavillon B et placé dans la cellule No 8, au troisième étage. J'avais une nouvelle étiquette, B 518, et l'on me cousit un numéro de cuivre de l'autre côté de ma veste. Cette fois, ma cellule était bien chauffée à 65 degrés et le bien-être qui résultait de ce change-

ment me fit un plaisir immense. Il fut, il est vrai, bientôt tempéré par la nouvelle que je n'aurais pas de matelas. Les prisonniers criminels doivent dormir sur la planche nue. Je me rappelai toutefois la recette de mon ami William O'Brien et je repris courage. La voici : en dormant sur la planche nue, vous vous apercevrez bien vite que le poids du corps repose entièrement sur vos épaules et sur vos hanches. Roulez alors votre veste sur vos épaules, votre culotte sur vos hanches et, si vous vous n'avez pas d'étoüpes, mettez votre gilet dans votre chapeau pour faire un oreiller. Vous pourrez ainsi dormir sans être réveillé à minuit par d'affreuses douleurs dans les os.

— Je passai deux jours dans ma cellule B 218; cela me changeait du froid dans ma cellule R 217. Le brouillard s'était atténué et j'y voyais assez pour lire : enfin, j'avais le luxe d'avoir quelque chose à faire. Dès le matin, je balayai le plancher de mon cœur et je lavai la table et l'esca-beau ; puis je me mis à dévider mon étoüpe. Il me fallait en éplucher de dix onces à une livre. C'est une opération singulièrement favorable à la méditation, mais, au commencement, bien douloureuse pour les ongles,

— A propos, comment les prisonniers se contentent-ils les ongles ? demandais-je un jour à un gardien.

— Ils se les mangent ! me répliqua-t-il laconiquement.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela paraît étrange de n'avoir ni couteau, ni ciseaux, ni plume, ni crayon, ni poches, bien que vous n'avez pas besoin de poches, puisque vous n'avez rien à mettre dedans. Mais ceux qui raisonnent ainsi oublient que les prisonniers ont des mains.

— Je trouvai dans ma salière, en la nettoyant une petite note qu'y avait déposée le précédent habitant de ma cellule : combien j'enviai son crayon !

Dans la cellule no 7 était un homme qui passait son temps à chanter des hymnes ; il avait une assez belle voix. De l'autre côté, un jeune homme qui avait attrappé dix-huit mois pour avoir essayé de passer une pièce fausse. Il était,

déjà là depuis six mois et avait encore douze mois à faire. C'était un brave garçon et il me dit un jour, d'un air de bonne humeur, en allant à la chapelle, que "trois mois, ce serait bientôt fait !"

Dans la prison de Goldbath, la journée était réglée ainsi : à six heures moins un quart, la cloche sonnait. On se levait et on s'habillait dans l'obscurité. A six heures, le gardien ouvrait la porte et l'on jetait ses draps sur la barre de fer poli qui court tout le long du corridor en dehors des cellule. La porte est alors refermée et l'on balaye la cellule : puis la porte se rouvre, et l'on rapporte ses draps que l'on roule et qu'on attache très serré. On demande alors quels sont ceux qui désirent parler au gouverneur, au docteur, et au chapelain. Enfin, on apporte son étoupe au gardien qui la pèse, examine la qualité et vous donne une tâche pour la journée. A huit heures, on sert le déjeuner et à huit heures et demie on se rend à la chapelle. Pour cela, on sort de sa cellule, on met son chapeau et on se tourne face à la porte de la cellule, jusqu'à ce qu'on entende le commandement de : Marche ! On fait alors face en avant, et on marche en file indienne le long des corridors, jusqu'à la chapelle.

"A Coldbath comme à Holloway, la chapelle est perchée aussi près du ciel que les bâtiments le permettent. A Coldbath, le service religieux était une véritable dérision. Nous entrions, nous prenions nos places à deux pieds de distance environ ; mais aucun de nous n'avait de Bible ni de livres de prières. De loin en loin, on percevait, comme un grognement inintelligible. De temps en temps nous nous mettions à genoux mais sans incliner la tête, ni fermer les yeux. Quand le service était terminé, nous regagnions nos cellules, où nous nous remettions à faire de l'étoupe.

"A onze heures, le gardien-chef faisait sa ronde. Il nous fallait nous tenir debout, le dos au mur et le chapeau à la main, pour répondre aux questions qu'il nous posait. Si la cellule est bien tenue et si vous n'avez aucune réclamation à faire, il ne faisait que passer et la porte était immédiatement refermée. Il faut dire que cette

porte s'ouvre et se ferme une douzaine de fois par jour. Après l'inspection et parfois aussi après le dîner, nous marchions à l'exercice, en marchant à la file indienne autour du préau. A midi, le dîner était servi ; un jour, une soupe assez agréable, mais indigeste et le lendemain, deux pommes de terre bouillies en robe de chambre avec les immuables six onces de pain. Le souper arrivait juste à cinq heures, puis le gaz était allumé et nous pouvions lire jusqu'à huit heures. Mais il ne nous était pas permis de nous coucher avant le son de la cloche. Pourquoi ? Je l'ignore ; mais souvent j'ai été courbaturé et un peu de repos m'aurait fait grand plaisir, s'il n'avait pas été formellement interdit de se coucher avant huit heures un quart.

"Je ne passai à Coldbath que trois jours. Le quatrième, un ami me dit que le ministre de l'Intérieur avait décidé mon transfert à Holloway, Une heure après, une voiture m'amenait à ma nouvelle résidence.

"— J'ignorais, disait lord Beaconsfield à M. Torrens, qui lui montraient les hauteurs septentrionales de la grande ville, j'ignorais qu'il existât un château féodal dans le nord de Londres ! Ce château féodal, c'était tout simplement une prison moderne, la prison d'Holloway.

"Là, le régime était tout-à-fait différent de celui de Coldbath et infiniment moins sévère. Deux fois par semaine, ma femme apportait la joie de sa présence dans ma jolie chambre, toute tapissée de cadeaux de Noël envoyés par des amis absents, et deux fois par semaine, elle amenait avec elle un des enfants. Le lendemain de Noël, la famille vint toute entière et la vieille prison entendit un joli vacarme. Certes, la pièce était un peu exigüe pour une partie de Colin-Maillard ; mais nous en vîmes à bout tout de même et jamais il n'y eut journée plus joyeuse que celle qui eut pour théâtre la cellule No. 2 au rez-de-chaussée du pavillon E de la prison d'Holloway, alors qu'elle était occupée par un locataire de première classe nommé Stead. De deux jours l'un, je recevais la visite de mes rédacteurs.

"J'ai certainement eu plus chaud à Holloway

que jamais ailleurs, depuis que j'en suis sorti. On peut voir ci-contre une vue de ma *petite chambre* comme le chapelain appelait nos cellules. C'était une cellule double, juste de la taille d'une chambre de collège. Elle fut toujours amplement garnie de fleurs et de fruits. La nuit de Noël, mon gardien entra gravement, portant dans ses bras un lion rugissant. Il était muselé, — le lion, pas le gardien — avec une muselière brevetée de sir Edmond Henderson, mais il rugissait comme s'il eût été vivant. Comme il ouvrait la gueule pour rugir et montrait ses dents blanches, il laissa tomber une carte remise à sa garde. "A notre chef muselé, quatre de ses collaborateurs !" Ce lion fut, tout le reste du temps, l'objet de l'admiration universelle. Il est vrai que, pour le faire rugir, il fallait actionner un soufflet caché dans sa poitrine ; mais, même réduit au silence, il effrayait fort ceux qui venaient me voir pour la première fois.

"Ce n'était pas du reste le seul quadrupède de ma cellule, ni le plus bruyant. Jusqu'à mon incarcération, j'ignorais le vacarme que peut faire une souris. Une bestiole grosse comme rien peut vous tenir éveillé toute la nuit en faisant de la gymnastique parmi vos boîtes vides et en dansant un quadrille sur vos journaux. Tout d'abord, je crus avoir affaire à des rats, tellement leur pas était lourd mais je ne trouvais traces d'autre chose que de souris.

"Il y avait aussi les souris de l'air, ces pierrots de Londres, à qui j'avais l'habitude de donner à manger dans les jardins de l'hôpital. Je mettais chaque jour les miettes de côté et j'ai vu jusqu'à trente pierrots venir déjeuner ensemble.

"Je pouvais prendre l'exercice que je voulais et aussi longtemps que cela me plaisait, dans la journée, mais toujours à un endroit désigné d'avance, autour de l'hôpital de la prison. Cette promenade équivaut à un huitième de mille, et quand, par hasard, il y a du soleil, elle est éclairée d'un côté. Je construisis un cadran solaire improvisé au moyen de baguettes plantées dans l'allée et arrivai ainsi à savoir l'heure à une minute près. Mais le soleil ne se montrait pas souvent, et la plupart du temps quand il apparaissait tout rouge, dans le brouil-

lard, il n'émettait pas assez de lumière pour projeter une ombre quelconque.

"A Holloway, je payais 6 schillings par semaine pour le loyer de ma chambre, 3 schillings 6 pour le service, et 2 schillings 6 pour autre chose, probablement le feu et le gaz. J'avais une petite casserole et je pouvais faire moi-même mon thé. Un bienfaiteur inconnu, de Dunville en Irlande, m'envoyait des œufs frais et toute ma nourriture m'était apportée de l'extérieur. Les heures étaient les mêmes qu'à Coldbath, mais au lieu de planches, j'avais un lit confortable. On m'avait permis un tapis de foyer et des fauteuils, de même qu'un pupitre et une mignonne petite table à thé. Je me levais à six heures moins un quart, je m'habillais, je roulais mes matelas et me mettais au travail. A six heures et demi, le pistolier entra, allumait le feu et faisait le ménage de ma cellule. A sept heures et quart arrivaient les journaux, que je lisais en déjeunant. A neuf heures moins vingt, le gardien principal venait me chercher pour me conduire à la chapelle. Je causai un jour un scandale abominable en sifflant dans les escaliers, chose qui n'avait jamais été entendue auparavant.

"La chapelle d'Holloway offrait un coup d'œil singulier. Les prisonniers y ont l'air aussi respectable que des membres du Parlement. Il y en a de pires, évidemment, mais il y en a aussi de meilleurs. Ce qui me frappa, ce fut l'absence presque absolue de vieillards. Il n'existait pas dans toute notre congrégation, une demi douzaine de tête grises. Tous ceux qui savaient lire apportaient leur livre de prières et rien n'était plus réconfortant et plus agréable que ces vingt minutes que durait le service religieux à la prison.

"Les lettres arrivaient à dix heures et demi. A onze heures, je sortais pour l'exercice et pour donner à manger à mes oiseaux. A une heure, on m'apportait mon repas de la taverne d'Holloway ; de deux à cinq, les visites et à cinq heures le thé. La cloche sonnait pour le coucher à huit heures vingt. A huit heures à demi, le gardien faisait sa ronde en pantouffles, et regardait par le judas pour voir si tout le monde

était au lit. On fermait mon bec de gaz de l'extérieur, mais je pouvais le rallumer de l'intérieur et souvent, quand je m'éveillais à deux, trois ou quatre heures du matin et qu'il m'était impossible de me rendormir, je pouvais ainsi me lever et écrire. D'ordinaire, je dormais bien ; mais neuf heures de lit sont plus que je pouvais supporter. Aussi, quand vint l'heure de mon élargissement, je devins tout mélaucolique devant cette éventualité. Mon lierre n'était pas terminé et jamais je ne trouverais la même quiétude, à moins de me faire emprisonner de nouveau. Mon seul regret était de ne pas pouvoir partager cette tranquillité et cette paix avec ceux qui étaient demeurés dans la tempête du monde extérieur. J'ai toujours été l'enfant gâté de la Fortune, mais jamais je n'ai eu de sort plus heureux que ces deux mois passés dans la joyeuse prison d'Holloway. "

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

Tout près de Madiot, cependant, la ligne que dessinait la lumière de la lampe dormait sur le carreau, et, au delà de ce coin chaud et vivant, la chambre s'étendait presque nue, meublée seulement, à droite, d'un lit de bois à rideaux rouges, décorée d'une paire d'épaulettes en laine, d'une lithographie représentant Napoléon I, Napoléon III et le prince impérial dans une même couronne de lauriers ; d'une autre représentant le maréchal Bugeaud ; d'une autre enfin où l'on voyait surtout de la fumée autour de vaisseaux qui bombardaient une ville. C'était la prise d'Algers. Plus loin, dans un cadre, un certificat de libération du service militaire : quatorze ans de belle tenue, sans reproche. La lumière mourait insensiblement sur les murs. Et, tout au bout, s'ouvrait un carré bleu profond, avec de vagues points d'or ; la fenêtre et le ciel.

La jeune fille reparut. Elle modelait, à petits coups de doigts, les frisons de ses cheveux d'or que la course avait déplacés. Le contraste était singulier, entre la coquetterie du geste et le ca-

ractère populaire de cet appartement et de ce visage de vieux soldat.

— J'ai vu Antoine, dit l'oncle.

— Ah ! il est venu ?

— Non, tu sais bien... J'étais allé prendre le frais sur le port : je l'ai rencontré.

— Que vous a-t-il dit ? Des raisons, comme d'habitude ?

— Il m'a dit qu'il avait rencontré le fils Lemarié ; qu'il fallait retourner demander ma pension, sans faute, dès lundi, qu'il le fallait.

— A votre place, mon oncle Madiot, comme je laisserais là cette pension qu'on vous refuse ! Ne sommes-nous pas bien heureux, tous deux ? Si vous ne pouvez plus travailler, moi, je travaillerai pour deux.

— Sans doute, sans doute, petite... C'est qu'il était rudement fâché !

Ce que Madiot n'avouait pas, c'est que son neveu lui faisait peur. Il redoutait de mécontenter ce mauvais ouvrier querelleur, qu'il estimait si peu.

Henriette s'assit. Elle la connaissait par le menu, depuis longtemps, cette question de la pension à obtenir. Mais elle aimait l'oncle Madiot. Avant de mettre la cuiller dans la soupe, elle sourit au vieux, par charité, aussi par reconnaissance. Elle prit même un air de s'intéresser :

— Voyons, dit-elle gaiement, racontez-moi ça.

V

Il faisait beau, merveilleusement. La vie abondait dans l'air pur ; elle descendait, à chaque respiration, au fond de la poitrine, et le corps, au contact de la vie, répondait par un frisson de joie. Tout ce qui avait des ailes était sorti du nid, du trou, de l'abri nocturne. Les marinières s'appelaient à voix haute sur les rives, et il y avait plus d'échos que d'habitude. Par la fenêtre d'Henriette, il entra des soufflets d'air qui embaumaient, des éclats de rire, des bouts de phrases de passants, des cris de martinets en chasse, toute une gaieté de la rue qui disait : " Mais venez donc ! " La jeune fille entendait bien. Elle était prête, l'ombrelle sur le bras, la voilette nouée sur le chapeau à-deux ailes de pigeon blanc qui lui allait si bien. Son oncle, dès le matin, était sorti pour faire un de ces " tours de port, " qui duraient toute la journée du dimanche. Elle attendait, se promenant d'une chambre à l'autre, impatiente, s'approchant parfois de la fenêtre ouverte et songeant : " Quel joli soleil ! Est-ce dommage d'en perdre !... "

Où irait elle? Le projet était depuis longtemps arrêté. Elle irait chez les Loutrel, au bord de la Loire. Elle l'avait promis à madame Loutrel, la femme du plus fin pêcheur d'anguilles que l'on connût, de Thouaré à Basse-Indre. Comme ce serait bon la route, et joyeux l'arrivée, et doux le retour dans la tiédeur de cette lumière alanguie des soirs qui n'en finissent pas.

Vers neuf heures et demie, elle entendit dans l'escalier la voix de la locataire du premier, qui répondait :

— Plus haut, mademoiselle ! Tirez la patte de lièvre !

La sonnette rendit un son timide, qui indiquait une main de pauvre. Henriette alla ouvrir, et cette même impression de pitié qu'elle avait éprouvée la veille refoula tout autre sentiment. Marie Schwarz avait encore cette physionomie sans espoir qui lui était devenue habituelle, son air dur, ses yeux qui semblaient n'interroger que pour savoir la date d'un malheur nouveau.

— Je suis venue, dit-elle simplement. Je n'ai pas de place, n'est-ce pas ?

Henriette l'avait amenée jusqu'au milieu de la chambre de l'oncle Madiot, en face de la fenêtre. Elle la tenait par la main, et elle la regardait, fixant ses yeux clairs sur ces autres yeux si sombres, où le jour n'entrait pas.

— Mais si, vous en avez une. Je l'ai obtenue. J'ai eu du mal !

Marie, sans changer de visage, répondit, comme quelqu'un qui a faim et à qui l'on promet rageusement du pain :

— Quand l'aurai-je ?

— Demain, vous entrez demain lundi avec moi.

Alors, Henriette sentit cette main lourde et moite qu'elle retenait s'agiter et trembler ; elle vit, du fond de l'abîme trouble de ses yeux, une flamme qui montait.

— Ah ! que je vous remercie, mademoiselle ! que je vous remercie !

En même temps, Marie Schwarz fit un mouvement, comme pour embrasser Henriette. Mais elle se recula aussitôt, retira sa main, et, sous le coup de l'émotion trop forte, baissa lentement les paupières, comme si elle se trouvait mal. Henriette fut frappée de la grandeur de ces yeux fermés, et de la subite douceur que prenait ce visage quand ils ne luisaient plus. Elle eut l'impression qu'elle voyait cette pauvre fille morte ou sculptée en pierre blanche. Mais, tout de

suite, en vaillante qu'elle était, elle secoua cette imagination, et dit gaiement :

— Comment, mademoiselle, je vous annonce une bonne nouvelle, et vous pleurez ?

— Non, je ne pleure pas, vous voyez.

Marie essaya de sourire, et il lui vint deux larmes, qui coulèrent.

— Savez-vous bien ce que vous êtes ? dit Henriette. Une nerveuse.

Elle avança une chaise, fit asséoir Marie, s'assit près d'elle, et dit :

— Regardez comme le jour est gai ! Moi, quand il fait un beau soleil, j'oublie vite mes chagrins.

— C'est qu'ils ne sont pas lourds, les vôtres...

— Croyez-vous ? Chacun a les siens, je vous assure, et chacun les trouve lourds, Et puis cela passe, et puis cela revient.

Le jour blond du matin avançait sur la muraille de droite.

Henriette se tut un moment, les yeux dans cette clarté, cherchant la chose la meilleure à dire, et elle reprit, sans changer d'attitude :

— Vous avez donc bien souffert, mademoiselle Marie.

— Beaucoup.

— Les commencements sont si durs dans les métiers ! Votre mère vit encore ?

— Oui.

— Vous l'avez laissée à Paris ? Pourquoi êtes-vous partie seule ? Est-ce elle qui vous a dit que vous trouveriez du travail ici ?

— Oh ! non !

— Qui donc ?

— Personne, une idée.

Marie hésitait à continuer. Mais comme la belle employée blonde de madame Clémence regardait toujours vers la muraille, et qu'elle avait un air attendri de sœur aînée à qui on n'apprend rien, Marie osa parler. Sa voix, jusque-là contrainte, sortit. Et ce fut une musique dans la chambre, sa voix grave, sonante comme du cuivre et toute de passion :

— Je comprends bien, vous voudriez savoir C'est tout simple : une fille que vous avez placée, vous devez savoir d'où elle vient... Je vais vous le dire. La mère est concierge, pas dans la haute, au fond de Clignancourt. Elle ne s'est jamais occupée de moi, parce qu'elle n'a pas le temps. Elle fait des ménages jusqu'à cinq heures. Nous nous retrouvions pour dormir. Oh ! ne croyez pas qu'elle soit mauvaise, non. Elle me laissait presque tout l'argent que je gagnais. C'est gentil, n'est-ce pas,

pour une mère ? Je pouvais m'habiller et manger à peu près avec cela. Tenez, la robe que j'ai là et le manteau, je les avais achetés sur mes économies; l'autre printemps. Elle m'en voulait seulement parce que je ne suis pas avantageuse à l'ouvrage, tandis qu'elle est si adroite, elle, et si vive !

— Vous faisiez ?

— Des travaux de misère, mademoiselle, ceux que font les filles qui n'ont pas de métier. J'en ai cousu, allez, des vestons de travail à quarante centimes, qui me demandaient chacun presque une demi-journée des chemises d'hommes qu'on me payait vingt-cinq centimes quand je fournissais le fil; j'en ai fait des galons perlés à trois sous les deux mètres ! Je m'y suis fatigué les yeux, et la poitrine toujours pliée. Alors j'ai réussi à me placer comme manequin, chez Noblet, avec des protections, vous comprenez. Ça allait bien. Et puis, maman est tombée malade, au commencement de l'hiver ; nous avons fait des dettes, des grosses...

La voix baissa encore, et devint dure :

— Quand elle a été guérie, nous ne savions plus comment payer ce que nous devions. Elle m'a dit que j'avais l'âge de gagner ma vie toute seule, qu'elle ne pouvait plus me loger. Il faut vivre, n'est-ce pas ? Et... non, tenez ne parlons plus de ça. Je ne pouvais plus rester à la maison, voilà tout. Et je suis partie.

Henriette ne broncha pas. Elle connaissait cette histoire-là. Elle l'avait observée et pleurée plus d'une fois autour d'elle. C'était la rue qui venait à elle, l'abandon total. Ses yeux qui regardaient la fenêtre se plissèrent un peu, comme devant un objet de douleur. Puis ils s'ouvrirent bien grands, ils se firent doux, ils se détournèrent vers l'enfant qui se sentit déjà aimée.

— Vous n'avez rien à faire aujourd'hui, mademoiselle Marie ?

— Non, mademoiselle.

— Alors il faut venir avec moi. Je vais chez les Loutrel, des amis d'enfance, des pêcheurs de la Loire. Je leur dirai que vous êtes de l'atelier de madame Clémence. C'est un passe-partout. Ils sont si bonnes gens ! Vous ne voulez pas ?

Marie comparait en pensée son manteau noir fripé, son chapeau de l'an passé, pareil à un vieux nid, avec le joli chapeau où se levaient deux ailes blanches, et avec la robe grise et toute fraîche et toute fine d'Henriette.

— C'est que je ne peux guère, faite comme je suis !

Un éclat de rire lui répondit. Le soleil allongait son doigt jusque sur le carreau.

— Ah ! vous êtes coquette ! C'est ce qui vous retient ? Attendez !

Henriette avait curu dans la chambre à côté. Elle revint portant sur le bras une cravate de dentelle, une plume noire et un petit collet de drap beige avec des applications brunes.

— Vous allez voir comme je vais vous faire belle !

Alors, gentiment, du bout de ses doigts qui ne se trompaient jamais de mouvement, Henriette dégrafa le manteau, jeta le collet sur les épaules de sa nouvelle amie, passa au cou de Marie la cravate dont elle élargit le nœud en ailes de papillon, redressa en trois petits coups, sans avoir l'air d'y penser, les bords du vieux chapeau qui parut se souvenir d'une forme depuis longtemps perdue, attacha avec une épingle, au milieu d'un nœud défraîchi, la plume noire qui devint aigrette, et, se reculant pour juger son œuvre :

— Charmante ! dit-elle.

Le visage de Marie s'éclaira. La jeune fille en elle reparut. Elle toucha, comme pour le carresser, le drap qui se moulait en plis larges autour de sa poitrine ; les sourcils se détendirent et leurs poils soulevés se lissèrent en deux arcs sombres autour des yeux ; les fortes lèvres rouges s'allongèrent décidément.

— A présent, je veux bien aller, dit-elle.

Elles descendirent. La porte d'en bas retomba derrière elles, et elles se mêlèrent à la foule en marche, demi-paysanne, demi-citadine, qui remplissait les quais.

VI

Elles allaient du même pas, l'une grande et blonde, l'autre brune et de la taille moyenne, côte à côte. Elles tenaient la tête un peu levée, et parlaient devant elles, par phrases courtes, sans gestes. On eût dit deux sœurs qui ont l'habitude de se promener ensemble, et qui savent où elles vont, sagement, légèrement dans la ville qui flâne. Des tramways se succédaient, pleins de menu peuple qui partait pour la campagne, et on voyait des gaules dépasser le toit des voitures ; les bateaux à laver étaient vides au contraire et se balançaient silencieusement ; sur les échelles et sur les vergues des grands bateaux rangés à quai, les chemises et les culottes des équipages séchaient au vent. C'était dimanche. Henriette et Marie suivaient la balustrade du chemin de fer, au milieu des quais de Nantes, entre le fleuve et la rangée indéfinie des caba-

rets de marine, des boutiques de voiliers et de courtiers échelonnées en vue de la Loire.

— Comme l'eau est jaune, mademoiselle Henriette ; comme elle court !

— Il y a une crue, bien sûr. Pourvu que cela ne perde pas les foins !

— On fauche donc ?

— Mais oui, et, à cause de la crue qui menace les prés bas, je pense qu'on va faucher même aujourd'hui.

Elles dépassèrent la station de la Bourse. Henriette, plusieurs fois, avait déjà salué des amies échappées comme elle aux ateliers de mode ou de couture. L'une d'elles donnait le bras à un jeune homme, ils riaient de s'aimer. C'était un amour tout nouveau. Ils traversèrent le pont. Marie les suivit longtemps de ses yeux ardents et sombres.

Comme elles arrivaient à l'extrémité du quai du Bouffay, un coup de vent souleva leurs chapeaux.

— Quel plaisir de sentir le vent ! dit Henriette. J'en suis privée toute la semaine, à l'atelier du moins, car, chez nous, c'est si élevé ! Une plume n'y tiendrait pas frisée.

Marie, qui repiquait une épingle dans ses cheveux lourds, toujours défaits, répondit :

— Je trouve cela ennuyeux, moi ; ça décoiffe.

Déjà, en effet, le souffle de la Loire, avec son parfum de feuille de peuplier, commençait à envelopper les promeneuses. Il passait par bouffées fraîches, qui cherchaient les moulins ou les voiles, et s'égarèrent dans la campagne, comme des abeilles en quête de trèfle. Derrière lui l'atmosphère semblait morte. La journée s'annonçait très chaude. Henriette et Marie suivirent le canal Saint-Félix, et, tournant avec lui, gagnèrent les bords de la vraie Loire, non plus pressée par les maisons et coupée par les îles, mais coulant d'un seul jet, lente et large, entre deux prairies semées d'arbres légers. Vers l'orient, à l'extrême horizon, ces arbres étaient si bien rassemblés et mêlés par un effet de la distance, que le fleuve avait l'air d'une forêt bleue ; puis ils s'espacèrent, ils s'égrenèrent et flottaient au-dessus des herbes, en ligne de feuillages blonds tout percés de lumière. Le fleuve descendait au milieu ; il venait, élargissant à mesure les moires jaunes de ses eaux. La crue couvrait les bancs de sable, le foin mûr se courbait au bord et plongeait dans le courant. Un seul bateau de plaisance, caché sous sa voile, longeait la rive opposée.

Henriette avait désiré arriver là pour dire :

« Voyez comme c'est joli ! La cabane des Loutrél, c'est encore bien loin, là-bas. » Mais, quand ses yeux se reportèrent sur le visage de Marie, elle le vit si pâle que le cours de ses idées en changea, et qu'elle sentit l'invincible besoin de consoler cette souffrance humaine.

Elles marchaient dans le sentier de halage, à travers les foins, Marie un peu en arrière.

— Donnez-moi le bras, mademoiselle Marie, vous êtes lasse ?

— C'est vrai, l'air m'étourdit. Je suis forte, je vous assure, très forte, mais facilement étourdie.

— Un reste de misère. Vous verrez que Nantes vous remettra. Quand vous aurez votre chambre meublée à votre goût... Voilà ce qui repose !

— Oui, on doit se plaire dans une chambre à soi, qu'on a meublée. Je la voudrais bleue.

— Va pour le bleu ! dit Henriette. Je vous aiderai. Quand vous aurez des économies, je vous conduirai chez une revendeuse que je connais, et qui vend des percales pour si peu cher...

— J'aimerais mieux une étoffe neuve, voyez-vous, dit Marie en souriant à l'idée. Même moins belle, je l'aimerais mieux.

— Vous êtes donc comme moi ? Rien n'est trop neuf, rien n'est trop blanc à mon gré. Je crois que, si j'étais riche, j'aurais le plus beau linge.

— Moi, ça serait des bijoux. Quand je passe devant les boutiques où il y a des colliers et des bagues, je sens comme une main qui m'arrête. Pourtant je ne serai jamais riche !

— Qu'en savez-vous ? Si vous vous mariez ?

Un vrai rire éclata, et s'en alla dans le vent. Marie avait la figure tournée vers les lointains de la Loire. Le soleil dorait ses joues pâles ; les dents brillaient ; les yeux s'illuminaient de lueurs d'un brun roux qui passaient en éclairs. Elle était belle en ce moment, cette Marie aux traits trop pesants, belle comme les êtres de passions, d'une beauté de sentiment. Henriette reconnut le rire splendide de la vie, qu'elle avait rencontré quelquefois, parmi ses compagnes de travail, et elle eut peur. Elle connaissait le danger de ce rire-là. Ce fut bien court, d'ailleurs. Les yeux s'assombrirent, la tête se baissa, la voix reprit :

(A suivre.)

PAR MILLE ET PAR MILLE

C'est par milliers de bouteilles que le BAUME RHUMAL se vend chaque année au Canada et aux Etats-Unis.

LE SUN

Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada

Siege Social, Montrea

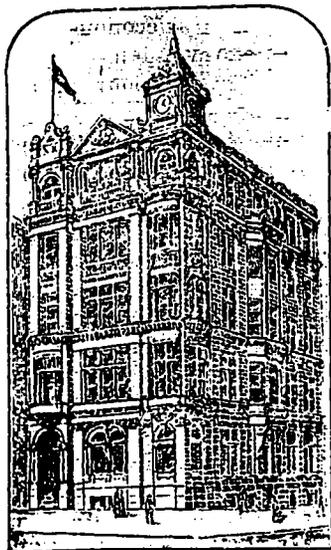
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1897. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis ait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français, pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.